



Avec Méthode et Cyanure

Karel Logist



CULTURE
LETTRES ET LIVRE



Avec Méthode et Cyanure

Karel Logist



CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Le matin du 12 mai 2007, Elvis Lambert n'entendit pas sonner son réveil. Incident banal. Ça vous est arrivé aussi. C'est arrivé à d'autres. Ça arrivera encore. Mais, pour lui, cette panne de réveil sonna la fin de la récréation, et surtout, ainsi qu'il se plairait à qualifier par la suite l'événement, le début de sa récréation. Elvis Lambert n'avait ni passion(s), ni femme(s) ni ami(s), et n'en recherchait d'ailleurs pas le moins du monde. Son travail à l'Institut Royal pour l'Amélioration de la Betterave l'occupait à plein temps et même un peu plus ; il le passionnait. De formation, de tournure et d'état d'esprit, Elvis Lambert était complètement, exclusivement statisticien. C'était sa raison d'être, sa probabilité la plus importante de se sentir en vie.

« Je suis de la virgule flottante », disait-il volontiers avec un sourire d'excuse quand il avouait son métier. Souvent, il craignait d'ennuyer, au point qu'il en était finalement devenu ennuyeux. L'ennui et la crainte d'inspirer l'ennui étaient au centre de sa vie. La routine était sa voie et rencontrer la norme sa principale joie. Elvis Lambert s'était peu à peu persuadé qu'il était le type même d'homme avec qui il est difficile d'avoir plus d'une minute de conversation. En outre, il avait la fâcheuse habitude de mâcher de l'ail cru. Ainsi éloignait-il les rares tentatives de rapprochement de l'un et l'autre sexe. Sans charisme, ni épaisseur, quand Elvis Lambert parlait de lui, ce qui arrivait rarement, c'était surtout pour se plaindre, sur un mode plaisant, de la farce que ses parents lui avaient faite au moment de lui trouver un prénom. Il s'y était d'ailleurs habitué, comme au reste, à cette boutade onomastique, mais continuait néanmoins à leur en vouloir. Il ne voyait plus ni son père, ni sa mère ; peut-être étaient-ils morts.

Ce fameux matin de mai, Elvis Lambert n'entendit donc pas la sonnerie de son réveil, dont peu nous importe la marque, – nous dirons japonaise pour ne froisser personne-, pas plus qu'il n'avait pris conscience du généreux soleil qui chauffait ses fenêtres. Il s'éveilla brusquement à 10 heures et 39 minutes, ahuri, inquiet et affamé. Si bien qu'il était presque midi quand il appela enfin Monsieur Bove,

son supérieur hiérarchique à l'IRAB, dans l'intention non pas de justifier (ç'eût été impossible), mais de signaler son absence matinale.

- Cela n'est pas bien grave, lui fut-il répondu. Reposez-vous. A demain, Monsieur Lambert.

Que sa présence ou son absence à l'Institut Royal pour l'Amélioration de la Betterave (IRAB) laissât ce fonctionnaire aussi indifférent qu'un marbre de Carrare causa à Elvis Lambert une souffrance inédite, inouïe et pour tout dire insupportable. L'idée que la Betterave ne souffrirait vraisemblablement pas non plus de sa défection ce jour-là augmenta encore son angoisse. Elvis retourna se coucher, mais ne put se rendormir, et, après quelques heures de réflexion intense, tomba malade, décida sciemment de tomber bien malade. Longtemps, longuement et à très long terme. Malade sans maladie, malade sans remède, sans guérison possible. Elvis Lambert, avec une poésie dont nul ne l'aurait cru capable, planta cette résolution dans le paysage stérile de sa vie.

Le docteur Korascalidès, Koras pour les intimes, ouvrit avec douceur son carnet d'ordonnances en levant ses yeux noirs et amicaux. C'était d'Elvis Lambert un cher ami d'enfance, le seul qu'il continuât de voir. Ils s'étaient jurés, adolescents, qu'ils resteraient amis. C'était la première fois que Lambert lui demandait un certificat de complaisance et le docteur, mal à l'aise, ne pouvait se défendre d'une certaine appréhension.

- Tu es sûr que tu vas bien ?

- Non et oui.

- Oui, je te le confirme. Tu pètes la pleine santé. Bon rythme cardiaque, tension artérielle parfaite, poumons impeccables. Tu préfères que j'inscrive quoi comme couillonnade, là, sur ce certificat, mononucléose, hépatite, surmenage ou état dépressif ?

- Tu serais bien aimable de ne pas te moquer de moi... Ainsi, tu refuses de croire que depuis hier je suis malade ?

- Je ne me moque pas ; je me dis que tu attends surtout de moi un très long congé. Alors, au mépris de la déontologie, je vais te le prescrire, ce long congé. Je te conseille d'en faire bon usage.

Et il raccompagna Elvis jusqu'à la porte de son cabinet en lui serrant les mains comme s'il devait ne plus jamais le revoir. Ce qui ne fut pas le cas.

Le lendemain, Elvis dormit toute la journée et encore toute la nuit, les fenêtres ouvertes. Après tout, on allait vers l'été.

Le quatrième jour, il reprit sa lecture du *Comte de Monte Cristo* d'Alexandre Dumas, là où il l'avait interrompue quatorze ans plus tôt au moment précis où Danglès et Fernand s'entendent sur le texte de la lettre anonyme – écrite de la main gauche - qui enverra Edmond Dantès pour quatorze ans à la prison du Château d'If.

Le sixième jour, un mercredi, Elvis Lambert reçut la visite annoncée par courrier de la médecine du travail. Elle sonna à huit heures du matin, à l'heure où, encore au lit selon sa nouvelle habitude, il rêvassait mollement à la vacuité de la journée à venir. La médecine du travail se présentait sous les traits d'un homme terne dans la trentaine. Elle aimait à confier aux malades à qui elle rendait visite : « Je ne viens pas pour vous guérir, ni pour vous prescrire quoi que ce soit. Mon métier n'est pas de soigner les maladies, mais de témoigner qu'elles existent bel et bien. Je constate que vous êtes chez vous, que vous m'ouvrez votre porte, que vous me recevez sans agressivité. J'ai ainsi rempli mon devoir et ne vous souhaite même pas d'aller mieux, car n'est peut-être pas là votre souhait le plus cher ».

Souriant, il ajouta :

- C'est mon jour de chance. Vous êtes mon premier et dernier contrôle aujourd'hui : ma tournée est faite et je vais de ce pas au Palais du Temps Libre à deux pas d'ici. J'envisage l'achat d'un hamac argentin.

Elvis raccompagna l'homme jusqu'à la porte d'entrée en lui serrant les mains comme s'il devait ne

plus jamais le revoir. Ce qui fut d'ailleurs le cas.

Le septième jour après la PRM (Panne de Réveil Matin), Elvis Lambert s'aperçut que le document que Koras lui avait délivré portait la mention *sortie autorisée*. La réclusion n'était donc pas son châtiment, et contrairement à Edmond Dantès, il avait la liberté d'aller et de venir comme bon lui semblait. S'il n'était plus apte à passer ses journées au service de la betterave sucrière, il pouvait néanmoins consacrer son temps à d'autres choses. Ce jour-là, il se rendit au Palais du Temps Libre et, après quelques hésitations, fit l'emplette d'un hamac argentin. Rentré chez lui, il le fixa, s'y coucha et, tout en se balançant mollement, il découvrit comment Dantès s'évada dans le linceul de l'Abbé Faria. C'était bon.

L'après-midi du huitième jour, Elvis Lambert reçut un coup de fil de Rémy, surnommé Grhom. Grhom était un bon, voire un excellent collègue. Ils partageaient le même bureau depuis belle lurette. A l'IRAB, Elvis était Monsieur Chiffres et Grhom Monsieur Lettres. Tout le monde l'appelait Grhom, non pas parce qu'il était gros, assurait Tout le monde, mais parce que son imprononçable nom était Gombrovicz, comme l'écrivain – que Tout monde n'avait d'ailleurs pas lu -, mais en réalité c'était bien parce qu'il était gros et qu'il s'obstinait, malgré sa petite tête, à porter des chapeaux ronds qu'on le surnommait Grhom. Il proposait de venir lui rendre une petite visite le lendemain, ce qu'Elvis accepta avec joie.

Il prit également des nouvelles de l'IRAB. Au bureau, lui rapporta Grhom, l'annonce de sa maladie avait fait l'effet d'une trace de tippex sur un document de travail.

- J'espère que tu n'as rien de contagieux, sourit le débonnaire Grhom à l'autre bout du fil. Sinon, je viens quand même.

- Ça te ferait trop plaisir que je te contamine, pouffa Elvis. C'était la première fois qu'il pouffait de rire depuis bien longtemps et la toute première qu'il

riait au creux d'un hamac. C'était bon, ça aussi.

Grhom vint comme prévu le neuvième jour après la PRM, pendant son heure de table. En guise de cadeau, il avait apporté des sudoku dont Elvis raffolait avant sa maladie.

- Comme je suis au régime, je passe volontiers mon heure de table ailleurs qu'à table !, s'excusa Grhom, en déclinant le frugal repas que son hôte lui proposait de partager.

- Si on allait plutôt se promener, proposa-t-il, puisque tu as la chance d'habiter à deux pas du Jardin Botanique.

Elvis accepta et réalisa sa chance. Il faisait beau. Au Jardin Botanique, ils virent des personnes promener leurs chiens, des chiens promener leur dédain, mais surtout, des fleurs et des jupons, et, parmi ceux-ci, des jupons à fleurs.

Grhom dit aussi :

- Tu te souviens de la photocopieuse du premier ? Eh bien, elle est toujours en panne ! Et je mettrais ma main au feu que tu seras rétabli avant elle. Tu ne t'ennuies pas trop, ici tout seul ? Moi, si je vivais seul et que j'aie des loisirs, je prendrais un chien...

Dès que Grhom fut parti, Elvis Lambert décida de prendre un chien et de l'appeler Méthode. L'aventure pouvait commencer. Quelle aventure ?

Il se rendit à la SPA et fit l'acquisition d'un petit chien au poil lisse et huileux, un beagle. C'était un chien vif, énergique, doué d'un odorat exceptionnel. Depuis sa cage, Méthode dévisageait Elvis de ses yeux gros et caressants de petit chien abandonné. Elvis fut séduit dès ce premier regard.

- C'est un bon choix et une bonne action, mon bon Monsieur, lui fit la préposée d'une voix larmoyante. Savez-vous qu'une partie de l'élevage des beagle, grâce ou à cause de leurs caractéristiques morphologiques, est destinée à couvrir les besoins de l'expérimentation animale ? Voici à quel destin funeste vous lui permettez d'échapper.

Elle alla prendre le chien dans sa cage. Sous son uniforme-tablier légèrement déboutonné, la presque vieille dame portait un porte-jarretelles vert pomme.

Pour la première fois depuis longtemps, Elvis se mordit la langue pour ne pas rire.

Quand Méthode fut vacciné, Elvis prit la résolution de le sortir toutes les heures impaires. Au parc, il s'aperçut qu'ils allaient rarement seuls. Non loin, une jeune femme promenait, aux mêmes heures impaires, sa chienne, une petite beagle pas bégueule du tout. Elle sourit gracieusement à Elvis en lui faisant signe de la main. Elle s'approcha de lui essoufflée. Elle désirait visiblement lui parler.

- Vous avez vu ! Votre Médor a essayé de monter ma Cyanure.

- Il ne s'appelle pas Médor, mais Méthode !

- Si vous êtes d'accord pour une saillie, je n'y vois personnellement pas d'inconvénient. Je serais même heureuse d'avoir des petits d'un si beau chien.

- Le beagle n'est pourtant que le dix-neuvième chien dans le cœur des Belges. Il vient loin après le golden retriever au troisième rang et le berger allemand au premier. C'est dire si nos goûts en matière canine s'éloignent de la norme, répondit Elvis.

Elle lui tendit une main petite et potelée.

- Je m'appelle Evelyne. Mes amis m'appellent Eva.

- Elvis Lambert.

- Comme les rockers ?

- Et comme le créateur de chapeaux excentriques.

- Quel prénom ! Vous n'en n'avez pas un autre ?

- Appelez-moi Lambert, si vous voulez m'appeler.

- Pourquoi pas. Pas Lambert le Bègue, j'espère ?

- Pp-pas à ma co-con-naissance, plaisanta Lambert.

Il pouffa. Ça lui arrivait décidément souvent depuis quelque temps. A surveiller de près. Elle sourit. Il fit un effort et redevint sérieux.

- Dans votre tranche d'âge, 50 % des femmes sont sur le marché du travail. Et vous ?

- Je pourrais travailler, mais je n'en ai pas envie. Je préfère promener ma chienne, me faire des amis et aller danser tous les soirs jusqu'à l'aube.

En rentrant chez lui, Elvis décida d'arrêter l'ail cru et se parfuma la nuque.

Il y eut d'autres promenades pour Cyanure et Méthode. Il était recommandé de tenir les chiens en laisse dans l'enceinte du parc, mais ni Lambert et ni Eva ne se sentaient concernés et laissaient gambader librement leurs chiens qui étaient tout sauf méchants. Ils s'asseyaient ensemble, commentaient les nuages, leurs formes, leur allure. Beaucoup d'autres jeunes gens étaient assis sur les bancs alentours. Mais ils ne parlaient pas. La plupart d'entre eux avaient de la musique vrillée aux oreilles et regardaient en eux-mêmes. Elvis et Eva rayonnaient de bonheur et ne le savaient pas.

Ils avaient de longs silences complices durant lesquels ils se dévisageaient parfois, surpris d'être là, l'un près de l'autre et l'autre si près de l'un. Sans aucun doute, ces deux-là s'aimaient bien. Eva était danseuse, mais elle ne dansait plus. Elle disait à voix basse comme pour s'en excuser « Je suis une cigale ; j'ai dansé tout l'été et maintenant je chante. »

- Et vous, c'est quoi votre travail ?

Alors, Elvis ouvrit son cœur.

- Je suis dans la betterave. J'œuvre à son essor. La culture de la betterave sucrière représente pour nous une importante activité agricole. Savez-vous que ces dernières années, des rendements moyens de 60 à 65 tonnes de betteraves et 50 tonnes de feuilles par hectare ont été obtenus. C'est le résultat d'une photosynthèse très intensive et efficace de la betterave sucrière, un processus durant lequel en moyenne 33 tonnes de CO₂ sont fixées et 16,8 millions de litres d'oxygène libérés. C'est 3 fois plus que les prairies et 4,5 fois plus que la forêt. A partir des racines de betteraves, on produit plus que 10 tonnes de sucre, environ 13 tonnes de pulpe surpressée, 2,2 tonnes de mélasse et 1,8 tonne de radicales. On utilise ces dernières dans l'alimentation du bétail, et les différents coproduits de la betterave permettent à l'agriculteur de produire 10 tonnes de lait ou 900 kg de viande de bœuf. Enfin, la transformation d'un hectare de betteraves sucrières engendre également la production de 3,3 tonnes

d'écumes de sucrerie, amendement indispensable à la correction de l'acidification de nos sols.

- On vous a déjà dit que vous êtes passionnant ?

- Non, vous êtes la première. D'habitude, j'ennuie les gens quand j'évoque la betterave. C'est un sujet qui semble faire bâiller tout le monde. Mais en réalité, je ne travaille pas pour l'instant ; je suis en repos forcé. Un peu plus d'un homme sur vingt rapporte des troubles somatiques ou dépressifs. Le saviez-vous ? Et moi, j'en fais partie, confia Elvis.

C'était le jour où Méthode et Cyanure s'étaient accouplés pour la première fois. Pour fêter ces noces canines, ils étaient allés boire un thé et devisaient plus librement que jamais.

Après quelques rencontres, Eva et Elvis étaient passés presque sans difficulté du vousoiement au vouvoiement. C'est lui qui en avait fait la proposition. Eva avait dit que pour elle, c'était pareil, mais elle savait bien que ça ne lui était pas indifférent. Elle avait aimé cette transition qui leur offrait une bulle d'intimité, perceptible d'eux seuls. Une relation se construisait. Ils eurent des rendez-vous, qui n'étaient pas fortuits, mais correspondaient toujours à la promenade des deux chiens. Parfois, tête en l'air, Eva se trompait et sortait Cyanure à l'heure paire. Ces fois-là, elle attendait Elvis sur un banc toute une heure durant sans penser à rien. A rien d'autre qu'à lui, l'homme qui lui donnait des rendez-vous au moins six fois par jour... Mais cela, Lambert ne devait pas l'apprendre.

Elvis avait pris l'habitude d'appeler Grhom au bureau, à peu près tous les jours. Mais aussi le docteur Korascalidès à son cabinet. Il prenait du plaisir à leur parler des deux chiens, des heures de lecture dans son hamac. Et puis parfois d'Eva. Grhom opinait à tout, Koras à presque tout.

Le soir du vingtième jour après la PRM, Elvis fut tenté d'inviter Eva chez lui pour prendre un dernier verre et lui montrer ses estampes japonaises, comme on dit dans les livres égrillards, ou tout simplement l'étendue de sa solitude. Mais l'impression que ferait

son désordre de célibataire le fit renoncer à cette idée.

Le surlendemain matin, Elvis se réveilla avec une copieuse érection. Il se souvint qu'il avait rêvé d'Eva.

- J'ai rêvé d'Eva, dit-il à voix haute.

Et la phrase lui plut.

Puis il pensa qu'Eva prenait décidément beaucoup de place dans sa vie et fila chanter sous la pluie d'une douche tiède.

Mais le vingt-cinquième jour, comme Méthode sautait pour rejoindre son maître dans le hamac, d'un petit bond gracieux qui lui était habituel, un bruit déchira l'air et patatras, du plâtras se détacha du mur, plut sur le chien, sur Elvis et sur Dumas, et tous trois firent une chute d'un mètre de haut. Le hamac s'était lamentablement décroché.

Elvis s'assit sur son lit pour lire sans plaisir les dernières pages de *Monte-Cristo*.

L'après-midi, Cyanure quitta soudain les allées sinueuses du Jardin Botanique, et Méthode après elle. Une 4 X 4 – peu importe la marque, nous dirons japonaise pour ne froisser personne – descendait en trombe la rue Fuchs. Elle évita de justesse la petite chienne d'Eva, mais percuta le chien qui déboulait à ses trousses. Quand Elvis et Eva, distraits de leur félicité par un coup de frein strident, arrivèrent sur les lieux de l'accident, Méthode gisait mort sur le bord du trottoir, Cyanure lui léchait les flancs en gémissant et des témoins discutaient, les uns des inconscients conducteurs de 4 X 4, les autres des imprudents qui ne promènent pas leurs chiens à la laisse.

Elvis n'envisageait pas d'occuper ses journées sans Méthode. Ni non plus de forer dans d'autres murs pour refixer le hamac, ni de lire la suite des aventures de *Monte-Cristo*. Qu'allait-il faire de toutes ses heures impaires ? Et des paires ? Sortir uniquement pour voir Eva lui paraissait déplacé. La mort du petit chien les avait rapprochés. Ils étaient passés du « vous » au « tu ». Elle lui avait laissé un message : elle lui proposait de passer du « tu »

au « nous ». Il avait à peine réfléchi à l'impact de sa décision sur le nombre et le pourcentage de personnes isolées et l'avait rappelée.

Le lendemain, Elvis, sans même être repassé par la case Korascalidès, retourna au travail. A huit heures précises, il poussait la porte de l'IRAB. Dans l'ascenseur, il croisa Monsieur Bove qui lui remit un dossier urgent et le nouveau numéro du trimestriel *La Betteravière*, dans lequel Elvis avait publié de probants résultats. La photo de couverture « coucher de soleil sur un champ de chénopodiacées » le fit sourire. En entrant dans son bureau, il vit sa calculatrice, son pécé et le percolateur à leur place habituelle, inchangée, et une bouffée de plaisir lui mit le rose aux joues.

- Te voilà de retour, le salua Grhom, qui lui tournait le dos. Je l'aurais parié : la photocopieuse du premier, elle, est toujours en panne. Quoi de neuf dans ta vie ?

- Cyanure va avoir une portée de chiots. Ça te dit d'en prendre un ?

Copyright: Karel Logist

Graphisme: Françoise Hekkers - Direction Communication, Presse et Protocole
Éditeur responsable: Henry Ingberg - bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

—

Ministère de la Communauté française
Service général des lettres et du livre Bruxelles, septembre 2007

Né à Spa en 1962, Karel Logist a publié depuis 1988 une dizaine de livres. A Liège, où s'écrivent ses carnets de doutes, il co-anime la revue, les éditions et les rencontres de l'asbl Le Fram.



© Photo Marc Lejeune

Du même auteur :

Alexandre Kosta Palamas, poésie, Les Éperonniers, Bruxelles, 1996.

Force d'inertie, poésie, Le cherche midi éditeur, Paris, 1996.

Dés d'enfance, roman, Luce Wilquin, Avin, 1997.

J'arrive à la mer, poésie, La Différence, Paris, 2003.

Si tu me disais viens, poésie, Ercée, Bruxelles, 2007.

Le sens de la visite, poésie, La Différence, Paris, à paraître en octobre 2007.

